

MASSACRE DE L'EXPEDITION ESPAGNOLE DU MISSOURI

(11 AOUT 1720)

Par le Baron Marc de Villiers

"A six heures du soir, nous vîmes venir au galop François Sista, qui est le nom du sauvage de Don Christophe de La Serne, qui raconta au lieutenant-général et à tous les autres qu'il avait été pour chercher cette troupe qu'on avait vu dans la nuit précédente, que ne l'ayant pas trouvée il avait suivi le ruisseau et qu'il les avait vu passer de l'autre côté du ruisseau, ayant mis pied à terre, il appela le monde qui passait la rivière en faisant les signes d'amitié et de paix qui sont ordinaires aux sauvages, et que d'abord qu'ils eussent aperçu, plusieurs sauvages vinrent à lui et, entre autres, quatre qui marchaient devant la troupe avec une hache à la main, sans flèches ni arcs, en faisant des cris, et que les voyant approcher d'un jet de pierre il eut peur, ce qui l'obligea de faire signe avec son chapeau comme s'il appelait du monde derrière lui, qu'étais monté à cheval, il accourut jusqu'à un camp pendant huit lieues sans discontinuer.

"Samedi dixième de ce mois, fête du glorieux Martin, Saint-Laurent espagnol, le camp marcha le long de la rivière à la suite de cette troupe et, ayant découvert de l'autre côté dudit ruisseau un village avec quantité de maisons et de monde qui passaient à gauche et à droite en faisant des cris qu'on entendait, n'y ayant que le ruisseau de distance, nous fîmes les signes dont nous avons ci-devant parlé, de paix et d'amitié. Vingt-cinq ou trente sauvages vinrent au bord de l'eau de l'autre côté du ruisseau parler avec nos gens. On entendit facilement tout ce que'ils disaient, et le sauvage de Don Christophe de La Serne, qui reconnut le langage de sa nation, dit au lieutenant-général qu'ils demandaient la paix et qu'il eût à venir parmi eux.

"Ils firent des signes en regardant le soleil qui signifiaient que les Espagnols et eux ne devaient être qu'un seul et même jour. Sur le champ, le dit sauvage de Don Christophe La Serne se détermina à passer de l'autre côté nonobstant la peur qu'il avait eue le jour auparavant. Le camp fit halte vis-à-vis ledit village et ledit sauvage se déchaîna pour passer à la nage du consentement de son maître. Le lieutenant-général lui recommanda de dire à sa nation qu'il venait pour la voir et sans dessein de leur faire le moindre mal, comme ils pouvaient bien le reconnaître, puis-qu'ils venaient à découvrir sans faire de stratagèmes, comme il aurait pu faire quand il avait appris qu'ils dansaient et chantaient, n'étant pour lors éloigné d'eux que de deux lieues, et qu'ainsi, ils pouvaient en toute sûreté conférer avec nous sur la paix et la bonne union qu'il devait y avoir entre nous et eux, comme frères et sujets d'un même Roi. Le lieutenant-général donna du tabac au Sauvage pour leur parler, ce qui est ordinairement le raisonnement de ces sortes de conversations."

"Les derniers feuillets du cahier de ce Journal peuvent évidemment avoir été perdus comme ceux du commencement, pourtant, comme nous savons que le massacre des Espagnols eut lieu le lendemain du jour de leur rencontre avec les Otopatas et leur allié, il y a tout lieu de supposer que le manuscrit se terminait à la date du 10 août 1720 et que son auteur fut tué le lendemain.

"En tous cas, la nouvelle du désastre de l'expédition était connue dans tous ses détails à Kaskaskias dès le début du mois de novembre. Les premières rumeurs en étaient même très probablement arrivées un mois plus tôt, car c'est bien, semble-t-il, au même événement que fait allusion la lettre suivante. Pourtant, comme les Espagnols n'étaient pas toujours réunis, il peut s'agir du massacre de quelque détachement isolé. Toutes les nations du Missouri, écrit Boisbriant le 5 octobre 1720 ont fait la paix avec les Pany-Mahas, mais ils ne veulent point entendre parler de la faire avec les Otopatas. Les Otopatas et les Canzes ont été en guerre sur ces derniers. Ils leur ont enlevé deux cent cinquante esclaves. Comme, dans le village où ils ont donné, il s'est trouvé beaucoup d'Espagnols, il y en a eu une vingtaine de tués. Cette nouvelle a été apportée au sieur de Boisbriant par quatre Français à qui il avait permis d'aller acheter des chevaux à Panyouessa. Avant l'arrivée de ces Français, cette nation avait aussi défait un village Padokas. Elle en avait amené cent hommes esclaves qu'elle faisait brûler impitoyable-

ment tous les jours. Nos gens en rachetèrent du feu quatre ou cinq, mais leur générosité fut mal récompensée. Ces misérables se sauvèrent peu après et emportèrent ce qu'ils purent des hardes de leurs libérateurs et, plus loin, il est resté un Espagnol de la défaite dont il est parlé ci-dessus. Il est au Canzes (Kansas). On a écrit à un Français, qui est au Missouri, de le racheter et de l'amener cet automne au sieur de Boisbriant. Il espère en tirer quelque connaissance touchant le commerce que les Espagnols font avec ces sauvages et de savoir de lui s'il y a des mines dans ces quartiers."

"Le 22 novembre, Boisbriant donna, cette fois, des renseignements plus précis: "Les Espagnols, au nombre de deux cent cinquante, accompagnés de la nation Padokas, sont venus pour faire un établissement sur le Missouri. Ils ont défait en venant cinq nations entières. Le commandant a cru, après une belle victoire, être assez fort pour résister à tout. Il a renvoyé une partie de son monde pour ramener les esclaves faits aux villages qu'il a détruits et s'est avancé jusqu'à quinze lieues des Otopatas. Son dessein était d'exterminer aussi cette nation. Il lui restait alors soixante Espagnols et cent cinquante Padokas. Les Otopatas, avertis par les Pany-Mahas de l'approche des Espagnols, allèrent au devant d'eux. Ils se dirent Pany-Mahas, ce qui leur était d'autant plus facile qu'ils parlaient la langue de ces derniers comme langue naturelle. L'Espagnol trompé leur demanda s'il y avait des Français sur la rivière du Missouri et les assura qu'ils leur donneraient beaucoup de marchandises s'ils pouvaient les remettre entre ses mains. Ils répondirent qu'il y en avait aux Otopatas et qu'ils lui en feraient prendre facilement. Ils passèrent la nuit ensemble, mais d'une manière bien différente, les Otopatas à danser, les Padokas à fuir saisis d'épouvante et les Espagnols, abandonnés de leurs alliés, à se tenir sur leurs gardes. Ils ne craignaient rien parce qu'ils se croyaient en aussi grand nombre que leurs prétendus Pany-Mahas. Le lendemain, ces Sauvages leur proposèrent une danse iroquoise. Ils y consentirent et déchargèrent leurs mulets pour faire halte. Sur les deux heures après midi, les Otopatas leur demandèrent leurs lances pour danser, ce qu'ils leur accordèrent encore. Le chef de ces Sauvages fit en dansant ranger tous ses gens en pelotons autour des Espagnols qui étaient toujours sous leurs armes. Lorsqu'il les vit disposés comme il le souhaitait, il tira un coup de pistolet sur les Espagnols. A ce signal tous donnèrent avec une telle impétuosité que tous les Espagnols furent égorgés en moins d'un instant. Quatre d'entre eux eurent seulement l'adresse de monter à cheval et de chasser les mulets devant eux. Mais quelques jeunes gens qui se mirent à leurs trousses en atteignant deux qu'ils tuèrent. Les deux hommes restant seuls de ces soixantes se sont poussés vers le Mexique où ils auront bien de la peine à arriver, dépourvus comme ils le sont de toutes provisions. L'aumônier de ce détachement a été fait prisonnier. Le chef des Otopatas l'amena au sieur de Boisbriant, mais il a été obligé de le brosser chemin sur la nouvelle que les Renards venaient pour défaire son village. On fera partir le nommé Chevallier pour aller chercher ce religieux."

"Cette entreprise des Espagnols fait connaître la nécessité qu'il y a d'établir un poste sur le Missouri. Ils avaient amené avec eux beaucoup de bœufs, de vaches et de moutons, ce qui prouve qu'ils avaient dessein d'y faire un établissement en forme. D'après Charlevoix, il y aurait eu deux aumôniers: "Tout ce qu'on m'apporta, dit-il, était de l'aumônier qui avait été tué et on lui trouva encore un livre de prières que je n'ai point vu; c'était apparemment son bréviaire, j'achetai le pistolet, les souliers ne valaient rien, et le Sauvage ne voulait jamais se défaire de l'onguent, s'étant mis dans la tête que c'était un remède souverain contre toutes sortes de maux. Je fus curieux de savoir comment il prétendait s'en servir, et il me répondit qu'il suffisait d'en avaler un peu et que, de quelque maladie qu'on fût attaqué, on était guéri sur le champ; il me m'assura pourtant pas qu'il en eût fait l'expérience, et je lui conseillai de ne le point faire. On commença à trouver ici les Sauvages bien grossiers: il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi spirituels ou du moins qu'ils aient l'esprit aussi ouvert que ceux qui ont plus de commerce avec nous."

"Les dépeuplés des Espagnols furent éprouvés un peu partout; la lettre de Charlevoix est datée de Michilimackinac, la suivante fut écrite au Illinois par l'ingénieur Lallemand qui explorait les mines de la région de la rivière de Maramek. Les Espagnols du Nouveau Mexique, dit-il, sont venus, il y a trois ou quatre mois dans l'intention de s'établir sur le Missouri; ils avaient avec eux, une quantité de mules chargées de toutes sortes d'outils pour travailler aux mines. Ils char-

gées, et tout avion transportant des bombes. "Le deuxième appareil agit, ainsi qu'un fusil, jusqu'à quatre ou cinq kilomètres. Il ressemble à une petite valise, à un sac à main. Une pression sur un bouton met le mécanisme en marche; le rayon passe par une fente étroite, et nulle des personnes présentes ne peut se douter que c'est à cause de cette cassette d'aspect inoffensif que les fusils chargés explosent et que toutes les cartouchières sautent. Ce deuxième appareil, c'est notre infanterie. Enfin, le dernier engin a l'aspect d'une lampe électrique de poche; c'est notre revolver; il agit jusqu'à plusieurs centaines de mètres."

"Nous avons fait nos expériences sur un croiseur anglais, à Wilhelmshaven. Nous en étions éloignés de vingt-cinq kilomètres. Le rayon lancé, un gros nuage de fumée s'éleva, puis disparut; le bateau avait sombré. Des larmes de joie ruisselaient sur nos visages. Les Anglais ont imputé l'accident à une déflagration spontanée de leur poudre; nous les démentrons bientôt. "Les appareils sont construits par une firme cinématographique; les pièces sont entassées séparément dans une fabrique; on ne les assemble qu'au dernier moment. "Nous disposons encore d'autres armes. Nous avons trouvé un fusil à air comprimé dont la portée atteint celle des fusils d'infanterie. Nous l'avons lancé, dans le commerce en retirant la pièce essentielle, de sorte qu'il ne peut tirer qu'à centimètres, et paraît absolument inoffensif. Un peloton de chaque régiment en sera pourvu; bien maniée cette arme sera extraordinairement efficace. "Mais Ludendorff réunit les conjurés; il distribue les rôles; et il termine son allocution en poussant le cri de: "En ayant, avec Dieu, pour l'Empereur et pour l'Empire!" Car il s'agit surtout de relever l'empire; le peuple le veut et il se souviendra longtemps par la suite, de l'époque effroyable où il a été privé d'un empereur."

"Nous insistons pas sur les passages où l'auteur affirme, de façon un peu osée, que si le peuple allemand a subi la défaite, c'est parce qu'il était trop doux, trop sensible, qu'il estimait la vie humaine à un trop haut prix, alors que les alliés, les Américains y compris, s'étaient toujours conduits en barbares. Il soutient en outre que la haine est profonde contre nous dans toutes les classes de la société; et que le peuple allemand courra avec joie à la vengeance, si la possibilité lui en est donnée, pour renouveler le massacre des Vêpres siciliennes. En 1934, la tempête éclate. Les commissions interalliées en Allemagne succombent. Toute la population, enthousiasmée, se dresse et suit les premiers assaillants; les escadres anglaises et françaises sont détruites; et les bulletins de victoire paraissent, éclatants comme des fanfares, et que signe, comme en avril 1918, "Der erste General Quartiermeister," le général Ludendorff. Il ne s'agit là que d'une fiction, c'est possible; mais d'une fiction dont demain pourrait faire une réalité, si nous n'y prenions garde. "Que toutes les femmes allemandes, dit le colonel prussien Bauer, qui a écrit la préface du livre de Solf, que toutes les femmes allemandes repoussent les hommages de tout Allemand qui ne mène pas actuellement un tel combat pour la patrie! Celui qui, pour en tirer profit, livre à l'étranger ses inventions, est un gredin, au même titre que celui qui dénonce à l'Entente nos dépôts d'armes cachés. Il faut qu'on le sache: de tels péchés ne seront pas pardonnés." Et il ajoute, d'après un poète allemand des guerres du premier Empire: "Que l'on frappe à mort, le tribunal du monde ne nous en demandera pas compte." L'Allemagne, responsable de la guerre d'hier, prépare celle de demain; elle est à l'œuvre, prenons-y garde!—Jean d'Orsay.

LES BOCHES

MEME ACCULES A LA BANQUE. ROUTE LES ALLEMANDS PENSENT A LA GUERRE

"Je viens de lire une petite brochure qui a pour titre: "1934.—La résurrection de l'Allemagne." Cette brochure a été répandue par milliers d'exemplaires de l'autre côté du Rhin. L'auteur, un ancien officier supérieur allemand, le major Solf, y indique comment, d'après lui, se préparera et s'exécutera la guerre qui mettra fin à ce qu'il appelle "l'esclavage de son pays." Les détails qu'il fournit sont d'autant plus suggestifs que le matin, le 26 juillet dernier, signalait la découverte présumée en Allemagne d'un nouveau rayon électrique permettant de faire sauter à distance les magasins de munitions. Quand et comment cette découverte sera-t-elle exploitée? C'est ce qu'indique le major Solf.

L'action de son ouvrage se passe en 1934. A cette date, d'après le traité de Versailles, les alliés devraient évacuer la rive gauche du Rhin si l'Allemagne avait tenu ses engagements. Comme il n'en est rien, les alliés ne retirent pas leurs troupes bien plus, les Français ont envoyé, petit à petit, une division à Berlin pour protéger l'ambassade de France dont laquelle avaient eu lieu des manifestations. Or depuis 1919, de jeunes officiers allemands patriotes sont à l'œuvre, sous la direction de Ludendorff, toujours jeune et ardent. Voici ce qu'ils ont fait. Je citai en abrégé: "Dans toutes les branches de la science et de la technique, des douzaines d'hommes éprouvés se mirent au travail, à la recherche de moyens de destruction que nous passions utiliser. Tous les fils de notre vaste organisation convergèrent vers Berlin où était formée une sorte d'état-major général. Nous avions besoin d'argent. Nous avions besoin d'industriels pour faire chez eux nos expériences. Nous avions besoin d'avoir dans nos rangs des propriétaires de grandes forêts afin de disposer de leurs terrains pour nos essais. Tout fut trouvé, à force de travail, de persévérance, de patience et de prudence, et tout se fit dans le plus grand secret."

"Un vieux professeur de physique nous apporta une invention. Il s'agissait d'une nouvelle sorte de "rayons", capables de traverser presque tous les corps et de provoquer l'inflammation de toutes les substances explosives. On rendit la chose pratique, et nous avons établi trois catégories d'appareils correspondant aux différents genres d'armes à feu. Les plus gros, qui constituent notre artillerie, sont semblables aux projecteurs employés dans la dernière guerre. Ils peuvent être utilisés contre l'artillerie ennemie et contre les bateaux, ils ont une portée d'action de quarante kilomètres, et peuvent détruire tout ce qui renferme des munitions, toute pièce

saient devant eux une certaine quantité de vaches et de moutons. En cet état, ils sont parvenus à une nation appelée Otopatas, à deux cents lieues d'ici. "Ils n'ont mis que quarante jours pour se rendre aux Otopatas; il est à présumer qu'ils ne faisaient pas grande diligence par rapport aux bagages et aux bestiaux qu'ils traînaient après eux. On croit qu'il n'y a pas plus de cent-vingt lieues du Nouveau-Mexique aux Otopatas. Les Sauvages disent qu'il y a un fort bâti de pierre à quatre journées de là. Dans leur chemin ils avaient tué et détruit plusieurs nations sauvages. Ils se flattaient de venir à bout de ces derniers; la chose a tourné autrement. Les Otopatas, qui étaient à la chasse, aperçurent toutes les cruautés que les Espagnols avaient exercées sur leurs voisins; ils dissimulèrent et ils vinrent au nombre de soixante seulement chanter le calumet à leurs nouveaux hôtes, les Espagnols, qui ne se méfiaient de rien. Les Sauvages firent tout d'un coup un grand cri qui était le signal pour frapper dessus, et ils le firent si à propos qu'il n'en est resté qu'un. Les mules prirent l'épouvante et se sont toutes sauvées au grand galop avec leurs charges. Le prisonnier qu'avait conservé ces Sauvages était un moine de San Juan de Dios; il s'est sauvé depuis peu. Les Sauvages ont été assez dupes de lui pour un cheval pour leur montrer comment il fallait le manier. Sa paternité (sic) a été plus fine qu'eux et s'en est enfui à toutes jambes. Depuis ce temps, on a appris que d'autres Espagnols étaient revenus à la charge et qu'ils avaient eu le même sort que les premiers, excepté un seul que les Sauvages doivent envoyer incarcérément ici. M. de Boisbriant m'a fait voir plusieurs papiers écrits en espagnol, entre autres un où il est marqué qu'étaient apparemment de garde ce jour-là. Les autres papiers sont des romances et des prières à la Vierge. On a aussi quelques feuillets du bréviaire du moine espagnol et des Romances avec des images, preuve évidente que les Sauvages n'ont pas fait un conte. De cette manière il faut qu'il ait des mines bien riches dans le Missouri, puisque les Espagnols y veulent pénétrer, bon gré mal gré."

"Enfin vous, Norbert, avec votre talent, votre passé, vous devez être un dieu pour les jeunes!" Le vieux peintre, de son œil très clair, fixa son interlocuteur et, lentement, il répondit: "Un dieu? pour les jeunes? Ils n'écourent pas les jeunes, quoi qu'on leur dise, ils vont leur chemin sans entendre les conseils, les jeunes, écartant les observations d'un geste impatient comme ils feraient des ronces qui entraveraient leur marche; et quand elles les accrochent, ils déchirent leurs vêtements plutôt que de s'arrêter. Pourtant s'ils m'avaient écouté..."

"—Nous aurions davantage de bons peintres. —Nous aurions surtout beaucoup moins de peintres; oui, de telles paroles vous surprennent dans la bouche d'un serviteur passionné de l'Art. L'Art? continua-t-il presque à voix basse, un moulin à souffrances! Tous ceux qui en ont pratiqué le culte, avec la ferveur qu'il exige le savent comme moi, et s'ils sont francs, ils crieront leurs rancœurs, leurs regrets, devant les difficultés à vaincre et avec quel inlassablement il faut se colletter jusqu'à ce que l'un des deux

cedé. Ils vous avouèrent leurs déboires, les heures mauvaises où l'envie vous prend de tout abandonner, la course angoissée à la poursuite de l'inspiration fuyante, et qui vous laisse dans une sorte de crispation fiévreuse. Evidemment l'art c'est beau, ce que les amateurs en voient, le chef-d'œuvre terminé; mais les efforts prodigés pour le créer, s'ils ne les connaissent point, à peine s'ils le deviennent. Maintenant que ma carrière est finie.—Oh! ne protestez pas, à mon âge!—Je puis bien vous le dire: je me suis demandé souvent ce que j'étais allé faire dans cette galère. Voilà pourquoi il y a quelques temps, sans grand succès d'ailleurs, j'ai tenté d'épargner à certains de ces gosses...

"Il ne termina point sa phrase, prononcée d'un ton presque tendre qui étonnait chez le vieux peintre.—En dépit des années, en effet, qui n'avaient pas su le courber, il était demeuré rapin, et sa gougnarderie désarmait rarement.—Presque gênés, nous le regardions: ses prunelles d'habitude limpides étaient comme obscurcies. Quelques secondes s'écoulèrent et Norbert reprit: —Cela vous déconcertait, hein! d'apprendre que l'apôtre convaincu de son art a été un destructeur? qu'il la renié plus de trois fois? Vous appelez ça de la lâcheté? Il faut dire au contraire, courage; parfaitement du courage; c'en était que d'agir comme je l'ai fait naguère. "Chaque jour j'allais rendre visite à l'un de ces jeunes dont vous parliez tout à l'heure. Vous vous en doutez, j'étais accueilli à bras ouverts, tous me connaissent au moins de nom: la gloire, n'est-ce pas? ironisa-t-il. Et alors on causait; ils me demandaient par politesse, sans intention de les suivre, des avis, des conseils. Mais ils ne s'attendaient guère à celui que je leur donnais: —Un conseil? un bon? Ne fais pas de peinture! Après des mois et des mois de labeur acharné, quand tu croiras avoir enfané une belle chose, l'œuvre! ton œuvre! tu t'apercevras que le public s'en désintéresse, qu'il ne la comprend pas; les critiques te déchireront ou bien, si encore, ils garderont le silence, le silence horrible où s'enlèvent les meilleures productions, où s'abiment les plus généreux efforts. Un beau matin tu t'éveilleras sans un sou, sans réputation, connu seulement de quelques camarades malveillants qui t'écriront dans les caboulots du quartier, trop tard pour apprendre un autre métier, forçat de l'Art, rivé à ton banc, condamné à lutter contre la misère jusqu'au bout!"

"Tu convoites le succès: mais combien parviens-tu à atteindre et à garder cette fantasmagorie apparition vers laquelle tu tendis des mains exaspérées? Tu vas me parler de Couturier, d'Étechoury, qui ont aujourd'hui la faveur du public: des bluffeurs qui ont réussi par la réclame et parce qu'ils n'avaient pas besoin de travailler pour vivre. L'art? je n'ai plus foi en lui, moi, Norbert. Il y a dix ans j'étais à peu près ignoré, dans cinq ans mes toiles seront passées de mode et les rapins en herbe se gausseront de moi. Et tu veux te lancer là-dedans avec la belle insouciance d'un gosse qui joue avec des allumettes!"

"Je me suis aventuré dans le chemin que tu veux suivre, moi, mon tourné, j'aurais redescendu la côte petit, et si je n'avais pas été trop vieux au moment où je me suis retiré j'aurais fait autre chose, n'importe quoi, en tout cas pas de l'Art. "Ainsi sans relâche, je salissais leur idéal et comme à grands coups de marteau de lanières je chassais de leurs esprits les rêves mauvais, les illusions cruelles venimeuses comme des vipères, les espoirs toujours déçus dont on meurt lentement, heureux lorsque sous mes coups redoublés les chimères s'enfuyaient éperdues, loin, très loin, et quand j'étais parvenu à ramener à la prose avec laquelle ils devaient vivre quelques-uns de ces égarés. "Ah! si un homme dans ma jeunesse m'avait tenu de tels propos, je l'aurais étranglé."

"Que voulez-vous, j'avais le feu sacré... j'étais un imbécile." Tous les auditeurs de Norbert, stupéfaits, poussèrent une exclamation. Il sourit et reprit: —Mais, pour terminer cette confession publique, je vous dois le récit des circonstances que mirent fin à mon vandalisme. "Or, j'étais allé cette fois-là chez un jeune peintre, que je n'avais point encore eu l'occasion de rencontrer et de qui je connaissais la situation très précaire. Dans l'atelier minable presque entièrement dépourvu de meubles, un modèle posait pour une Salomé, s'il m'en souvient bien. Sans proférer une parole, les bras croisés, je me campai en face du tableau inachevé, et qui, ma foi, était une assez jolie chose; et il y avait de la vie, de l'intensité d'expression, surtout dans le visage frémissant et hautain de la Salomé. —Mon envoi au prochain Salon, dit-il. —Je répondis simplement: —Je m'en doutais. "Puis, après avoir inspecté le pauvre décor de la pièce qui révélait tant de misère, je commençai, le cœur serré, avec une sorte d'emportement, de débiter ma tirade, ardent à décourager cet enfant—il avait 22 ans—exagérant à plaisir mes critiques sur son tableau: —Il y a trop à faire pour toi, vois-tu, trop à apprendre. Tiens,

charge, et tout avion transportant des bombes. "Le deuxième appareil agit, ainsi qu'un fusil, jusqu'à quatre ou cinq kilomètres. Il ressemble à une petite valise, à un sac à main. Une pression sur un bouton met le mécanisme en marche; le rayon passe par une fente étroite, et nulle des personnes présentes ne peut se douter que c'est à cause de cette cassette d'aspect inoffensif que les fusils chargés explosent et que toutes les cartouchières sautent. Ce deuxième appareil, c'est notre infanterie. Enfin, le dernier engin a l'aspect d'une lampe électrique de poche; c'est notre revolver; il agit jusqu'à plusieurs centaines de mètres."

"Nous avons fait nos expériences sur un croiseur anglais, à Wilhelmshaven. Nous en étions éloignés de vingt-cinq kilomètres. Le rayon lancé, un gros nuage de fumée s'éleva, puis disparut; le bateau avait sombré. Des larmes de joie ruisselaient sur nos visages. Les Anglais ont imputé l'accident à une déflagration spontanée de leur poudre; nous les démentrons bientôt. "Les appareils sont construits par une firme cinématographique; les pièces sont entassées séparément dans une fabrique; on ne les assemble qu'au dernier moment. "Nous disposons encore d'autres armes. Nous avons trouvé un fusil à air comprimé dont la portée atteint celle des fusils d'infanterie. Nous l'avons lancé, dans le commerce en retirant la pièce essentielle, de sorte qu'il ne peut tirer qu'à centimètres, et paraît absolument inoffensif. Un peloton de chaque régiment en sera pourvu; bien maniée cette arme sera extraordinairement efficace. "Mais Ludendorff réunit les conjurés; il distribue les rôles; et il termine son allocution en poussant le cri de: "En ayant, avec Dieu, pour l'Empereur et pour l'Empire!" Car il s'agit surtout de relever l'empire; le peuple le veut et il se souviendra longtemps par la suite, de l'époque effroyable où il a été privé d'un empereur."

"Nous insistons pas sur les passages où l'auteur affirme, de façon un peu osée, que si le peuple allemand a subi la défaite, c'est parce qu'il était trop doux, trop sensible, qu'il estimait la vie humaine à un trop haut prix, alors que les alliés, les Américains y compris, s'étaient toujours conduits en barbares. Il soutient en outre que la haine est profonde contre nous dans toutes les classes de la société; et que le peuple allemand courra avec joie à la vengeance, si la possibilité lui en est donnée, pour renouveler le massacre des Vêpres siciliennes. En 1934, la tempête éclate. Les commissions interalliées en Allemagne succombent. Toute la population, enthousiasmée, se dresse et suit les premiers assaillants; les escadres anglaises et françaises sont détruites; et les bulletins de victoire paraissent, éclatants comme des fanfares, et que signe, comme en avril 1918, "Der erste General Quartiermeister," le général Ludendorff. Il ne s'agit là que d'une fiction, c'est possible; mais d'une fiction dont demain pourrait faire une réalité, si nous n'y prenions garde. "Que toutes les femmes allemandes, dit le colonel prussien Bauer, qui a écrit la préface du livre de Solf, que toutes les femmes allemandes repoussent les hommages de tout Allemand qui ne mène pas actuellement un tel combat pour la patrie! Celui qui, pour en tirer profit, livre à l'étranger ses inventions, est un gredin, au même titre que celui qui dénonce à l'Entente nos dépôts d'armes cachés. Il faut qu'on le sache: de tels péchés ne seront pas pardonnés." Et il ajoute, d'après un poète allemand des guerres du premier Empire: "Que l'on frappe à mort, le tribunal du monde ne nous en demandera pas compte." L'Allemagne, responsable de la guerre d'hier, prépare celle de demain; elle est à l'œuvre, prenons-y garde!—Jean d'Orsay.

"Enfin vous, Norbert, avec votre talent, votre passé, vous devez être un dieu pour les jeunes!" Le vieux peintre, de son œil très clair, fixa son interlocuteur et, lentement, il répondit: "Un dieu? pour les jeunes? Ils n'écourent pas les jeunes, quoi qu'on leur dise, ils vont leur chemin sans entendre les conseils, les jeunes, écartant les observations d'un geste impatient comme ils feraient des ronces qui entraveraient leur marche; et quand elles les accrochent, ils déchirent leurs vêtements plutôt que de s'arrêter. Pourtant s'ils m'avaient écouté..."

"—Nous aurions davantage de bons peintres. —Nous aurions surtout beaucoup moins de peintres; oui, de telles paroles vous surprennent dans la bouche d'un serviteur passionné de l'Art. L'Art? continua-t-il presque à voix basse, un moulin à souffrances! Tous ceux qui en ont pratiqué le culte, avec la ferveur qu'il exige le savent comme moi, et s'ils sont francs, ils crieront leurs rancœurs, leurs regrets, devant les difficultés à vaincre et avec quel inlassablement il faut se colletter jusqu'à ce que l'un des deux

cedé. Ils vous avouèrent leurs déboires, les heures mauvaises où l'envie vous prend de tout abandonner, la course angoissée à la poursuite de l'inspiration fuyante, et qui vous laisse dans une sorte de crispation fiévreuse. Evidemment l'art c'est beau, ce que les amateurs en voient, le chef-d'œuvre terminé; mais les efforts prodigés pour le créer, s'ils ne les connaissent point, à peine s'ils le deviennent. Maintenant que ma carrière est finie.—Oh! ne protestez pas, à mon âge!—Je puis bien vous le dire: je me suis demandé souvent ce que j'étais allé faire dans cette galère. Voilà pourquoi il y a quelques temps, sans grand succès d'ailleurs, j'ai tenté d'épargner à certains de ces gosses...

"Il ne termina point sa phrase, prononcée d'un ton presque tendre qui étonnait chez le vieux peintre.—En dépit des années, en effet, qui n'avaient pas su le courber, il était demeuré rapin, et sa gougnarderie désarmait rarement.—Presque gênés, nous le regardions: ses prunelles d'habitude limpides étaient comme obscurcies. Quelques secondes s'écoulèrent et Norbert reprit: —Cela vous déconcertait, hein! d'apprendre que l'apôtre convaincu de son art a été un destructeur? qu'il la renié plus de trois fois? Vous appelez ça de la lâcheté? Il faut dire au contraire, courage; parfaitement du courage; c'en était que d'agir comme je l'ai fait naguère. "Chaque jour j'allais rendre visite à l'un de ces jeunes dont vous parliez tout à l'heure. Vous vous en doutez, j'étais accueilli à bras ouverts, tous me connaissent au moins de nom: la gloire, n'est-ce pas? ironisa-t-il. Et alors on causait; ils me demandaient par politesse, sans intention de les suivre, des avis, des conseils. Mais ils ne s'attendaient guère à celui que je leur donnais: —Un conseil? un bon? Ne fais pas de peinture! Après des mois et des mois de labeur acharné, quand tu croiras avoir enfané une belle chose, l'œuvre! ton œuvre! tu t'apercevras que le public s'en désintéresse, qu'il ne la comprend pas; les critiques te déchireront ou bien, si encore, ils garderont le silence, le silence horrible où s'enlèvent les meilleures productions, où s'abiment les plus généreux efforts. Un beau matin tu t'éveilleras sans un sou, sans réputation, connu seulement de quelques camarades malveillants qui t'écriront dans les caboulots du quartier, trop tard pour apprendre un autre métier, forçat de l'Art, rivé à ton banc, condamné à lutter contre la misère jusqu'au bout!"

GEORGE 1er CHEZ GEORGE V

George Premier, maître de l'heure, Tenaît à son roi ce propos: —Sire, cette mise en demeure Ne me laisse pas de repos. "Je trouve que ce bon apôtre De Poincaré fait bien le fier, Et n'y va pas, comme dit l'autre, Avec le dos de la cuiller. "Dites, que vous en semble, sire? Faut-il céder sur tous les points? Vous savez, moi je ne désire Que vous servir, ni plus ni moins."

—Mon Dieu, George, fit l'autre George, N'es-tu pas ma règle et ma loi? Et je veux bien que l'on m'égorge, Si tu n'en sais pas plus que moi!" —Certes. Vous pouvez tout de même Me donner un conseil d'ami Qui m'aide à trancher le problème Que je ne comprends qu'à demi."

—Céder! autant vaut que j'abdique, Que je m'exile de ce pas... Quel échec pour ma politique? —Eh bien! George, ne cède pas."

—Ne pas céder! c'est admirable! Mais vous savez, sire et je sais Mieux encor, de quoi sont capables Ces épileptiques Français. —Alors cède! —C'est la ruine Il me faut du coup dire adieu A ma merveilleuse "combine". —Romps donc, et laisse faire à Dieu!"

—Si je romps, je nous paralyse. C'est notre vie, également, Economique compromise. C'est nous mettre à dos l'Allemand. "Eh bien! qu'est-ce que tu veux? cède! Cède ou romps, c'est affaire à toi. Romps ou cède, mais ne m'obéde Pas davantage." —Oui, mon roi.

"Et que Dieu garde le Royaume. Pendant que je vais, au soleil, Réfléchir en mon "goldfrodome" Merci toujours pour le conseil! "Après tout, je vois que nous sommes Tous les deux en parfait accord: Il faut rompre sans rompre, en somme, Céder sans céder... autre sport. —Raoul Ponchon.

COMME LE SOLDAT DE MARATHON

LE MATCH PEDESTRE TRAGIQUE

Il était une fois un berger espagnol qui, au lieu de garder humblement ses troupeaux, défia le coureur à pied professionnel Denys en un match de 11 kilomètres aux environs de Saint-Sébastien. Ce berger avait la réputation d'aller très vite, et ses partisans appuyèrent sa chance d'un enjeu de 3.000 pesetas, somme intéressante à gagner en raison du change. Comme c'était un père des montagnes, on le crut capable de franchir allègrement un parcours tracé sur la route du Mont-Faragos. Mais comme Denys, lui aussi, a la réputation de courir rapidement, on donna au berger un rendement de 3 minutes, 45 secondes.

Le match eut lieu. Le père prit un départ foudroyant, mais, peu à peu, il faiblit et donna des signes de lassitude en abordant la grande côte de la montagne, tandis que Denys gagnait du terrain. La fin de l'épreuve fut tragique. A 1.500 mètres de l'arrivée, le berger espagnol s'affaissa. Il s'évanouit. Transporté en hâte dans un village voisin, il mourut dans la nuit.

La moralité de cette histoire est qu'il sera difficile à Denys, après avoir gagné 3.000 pesetas, de demander sa requalification d'amateur. Ici, l'attache de ton épau est mauvaise... le fond n'est pas au point et ton drap d'étoffe ne chatoie pas. Quant au mouvement de la main, il est peut-être souple, mais en tout cas il est faux... Oui, il te faudrait beaucoup travailler! "Sous mes remarques et mes railleries, il était devenu très pâle, mordant sa lèvre, et il contemplait son œuvre avec des yeux fixes de somnambule. Dans le silence lourd, sa respiration s'échappait avec ce petit sifflement douloureux des malades qui ne veulent pas se plaindre. J'attendais, étreint malgré moi par l'émotion. "Soudain, il prit un couteau à palette et, s'étant approché de la toile où étaient fixés ses regards de sa Salomé, d'un geste immense, il la déchira; puis il plaça sur le chevalet une autre toile, et, sans me regarder, attentif seulement à saisir l'exacte attitude du modèle, il entreprit une nouvelle esquisse. "Celui-là, je le fais travailler, conclut Norbert." —Daniel Poiré.

—Mon envoi au prochain Salon, dit-il. —Je répondis simplement: —Je m'en doutais. "Puis, après avoir inspecté le pauvre décor de la pièce qui révélait tant de misère, je commençai, le cœur serré, avec une sorte d'emportement, de débiter ma tirade, ardent à décourager cet enfant—il avait 22 ans—exagérant à plaisir mes critiques sur son tableau: —Il y a trop à faire pour toi, vois-tu, trop à apprendre. Tiens,

charge, et tout avion transportant des bombes. "Le deuxième appareil agit, ainsi qu'un fusil, jusqu'à quatre ou cinq kilomètres. Il ressemble à une petite valise, à un sac à main. Une pression sur un bouton met le mécanisme en marche; le rayon passe par une fente étroite, et nulle des personnes présentes ne peut se douter que c'est à cause de cette cassette d'aspect inoffensif que les fusils chargés explosent et que toutes les cartouchières sautent. Ce deuxième appareil, c'est notre infanterie. Enfin, le dernier engin a l'aspect d'une lampe électrique de poche; c'est notre revolver; il agit jusqu'à plusieurs centaines de mètres."

"Nous avons fait nos expériences sur un croiseur anglais, à Wilhelmshaven. Nous en étions éloignés de vingt-cinq kilomètres. Le rayon lancé, un gros nuage de fumée s'éleva, puis disparut; le bateau avait sombré. Des larmes de joie ruisselaient sur nos visages. Les Anglais ont imputé l'accident à une déflagration spontanée de leur poudre; nous les démentrons bientôt. "Les appareils sont construits par une firme cinématographique; les pièces sont entassées séparément dans une fabrique; on ne les assemble qu'au dernier moment. "Nous disposons encore d'autres armes. Nous avons trouvé un fusil à air comprimé dont la portée atteint celle des fusils d'infanterie. Nous l'avons lancé, dans le commerce en retirant la pièce essentielle, de sorte qu'il ne peut tirer qu'à centimètres, et paraît absolument inoffensif. Un peloton de chaque régiment en sera pourvu; bien maniée cette arme sera extraordinairement efficace. "Mais Ludendorff réunit les conjurés; il distribue les rôles; et il termine son allocution en poussant le cri de: "En ayant, avec Dieu, pour l'Empereur et pour l'Empire!" Car il s'agit surtout de relever l'empire; le peuple le veut et il se souviendra longtemps par la suite, de l'époque effroyable où il a été privé d'un empereur."

"Nous insistons pas sur les passages où l'auteur affirme, de façon un peu osée, que si le peuple allemand a subi la défaite, c'est parce qu'il était trop doux, trop sensible, qu'il estimait la vie humaine à un trop haut prix, alors que les alliés, les Américains y compris, s'étaient toujours conduits en barbares. Il soutient en outre que la haine est profonde contre nous dans toutes les classes de la société; et que le peuple allemand courra avec joie à la vengeance, si la possibilité lui en est donnée, pour renouveler le massacre des Vêpres siciliennes. En 1934, la tempête éclate. Les commissions interalliées en Allemagne succombent. Toute la population, enthousiasmée, se dresse et suit les premiers assaillants; les escadres anglaises et françaises sont détruites; et les bulletins de victoire paraissent, éclatants comme des fanfares, et que signe, comme en avril 1918, "Der erste General Quartiermeister," le général Ludendorff. Il ne s'agit là que d'une fiction, c'est possible; mais d'une fiction dont demain pourrait faire une réalité, si nous n'y prenions garde. "Que toutes les femmes allemandes, dit le colonel prussien Bauer, qui a écrit la préface du livre de Solf, que toutes les femmes allemandes repoussent les hommages de tout Allemand qui ne mène pas actuellement un tel combat pour la patrie! Celui qui, pour en tirer profit, livre à l'étranger ses inventions, est un gredin, au même titre que celui qui dénonce à l'Entente nos dépôts d'armes cachés. Il faut qu'on le sache: de tels péchés ne seront pas pardonnés." Et il ajoute, d'après un poète allemand des guerres du premier Empire: "Que l'on frappe à mort, le tribunal du monde ne nous en demandera pas compte." L'Allemagne, responsable de la guerre d'hier, prépare celle de demain; elle est à l'œuvre, prenons-y garde!—Jean d'Orsay.

NECROLOGIE

... DUFRESNE—Mme veuve Adolphe Dufresne, née Emma Babin, est morte mercredi, 11 octobre 1922, à l'âge de 43 ans et 7 mois. HEBARD—Mme Walter V. Hebard, née Ida L. Delavallade, est morte vendredi, le 13 octobre 1922, à l'âge de 80 ans et 26 jours.

Faits Divers

La prospérité règne en France, ainsi que le prouvent les chiffres officiels suivants publiés par le ministère du travail. Ces chiffres indiquent qu'il n'y avait que 3.350 personnes inemployées pour toute la France, à la date du 1er septembre. Pour chaque classe de travailleurs, la demande excède l'offre, et, tout récemment, le gouvernement français a autorisé l'appel à la main-d'œuvre étrangère. Des milliers d'Allemands et de Polonais arrivent chaque mois toujours en plus grand nombre.

Shanghai.—Le Dr Sun Yat-Sen, ancien président de la Chine du sud, a